

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[166. Val-Richer, Dimanche 21 octobre 1838, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

166. Val-Richer, Dimanche 21 octobre 1838, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Autoportrait](#), [Discours du for intérieur](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Pédagogie](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Portrait \(Dorothee\)](#), [Théâtre](#), [Vie familiale \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1838-10-21

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJe me lève au milieu d'un brouillard incomparable.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°198/221

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 469, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle), IV/313-317

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°166 Dimanche 21 Octobre 7 heures

Je me lève au milieu d'un brouillard incomparable. Je ne vois pas les arbres qui sont devant mes fenêtres. Quand je me reporte en Languedoc, en Provence, sous ce ciel toujours si pur où les regards s'enfoncent sans que rien, les gênes et dont pourtant ils n'atteignent jamais le terme, je ne conçois pas comment je ne suis accoutumé à ces caves du Nord. Et je m'y suis accoutumé et je dis qu'elles sont vertes et fraîches. Il est vrai qu'elles le sont, qu'elles ont leur beauté, et que la sagesse de l'homme consiste à savoir jouir partout de la richesse de Dieu. Je le pense. Je le fais. Et pourtant je regrette, mon soleil. Il sera plaisant en effet que l'Empereur ait fait en Allemagne tout ce chemin et tout ce bruit pour y venir chercher, un Leuchtenberg. Du reste, je ne sais si c'est parce que je demeure loin ; mais il me semble que ce bruit ne retentit plus du tout. Je n'en entends plus rien. Tout passe bien vite de nos jours. Des intérêts, des affaires, qui jadis auraient rempli des mois, obtiennent à peine des heures. Les choses s'en vont comme les personnes en chemin de fer. Je le comprends il y a vingt cinq ans, dans le temps des batailles de Leipzig. Mais aujourd'hui, nous ne sommes pas si riches, ni si pressés. Au fait, nous avons raison. Il ne faut pas regarder, longtemps, les petites choses, quand on a vécu dans les grandes.

Pour me distraire des petite choses, j'ai lu hier soir à mes enfants le Malade imaginaire. Vous n'avez pas d'idée de leurs transports de rire. Je posais mon livre pour les regarder. Je m'amuse de bon cœur avec mes enfants. Je jouis de leur gaieté. Mais je ne sais plus rire. Vous êtes et vous serez la dernière personne qui m'ait vraiment vu et fait aïre. Par exemple je ne rirai pas demain. J'ai vingt personnes à déjeuner qui me prendront toute ma matinée. Je suis charmé que Pozzo vienne passer quelques mois à Paris. Je l'ai vu vous faire rire encore lui et Brougham. Comment a-t-il fait pour que sa maison ne soit pas confortable? Heureusement sa conversation le sera toujours. C'est donc à force d'esprit que Montrond se porte mieux. Il faut qu'il en ait vraiment beaucoup pour en conserver. Je causerai volontiers avec lui. J'ai besoin de causer. J'ai bien des choses à apprendre, et quelques unes à dire. Quoique vous m'ayiez admirablement tenu au courant. Vos lettres sont un miroir d'une vérité parfaite. Je n'ai jamais vu de source plus limpide que votre esprit. Rien ne le trouble et il coule toujours. Nous nous serons beaucoup écrit dans notre vie, beaucoup trop.

Avez-vous remarqué avec quel soin on a fait mettre dans les journaux que ce n'était pas la liste civile, mais l'Etat qui avait loué à M. Appony sa maison ? Il ne faut pas aller si vite au devant des propos. Est-il vrai que les Appony y soient déjà établis ? J'ai peine à le croire. Je suis curieux de voir comment on a arrangé cette maison-là. J'en aurais fait une habitation charmante. Je connais beaucoup l'hôtel Beuville que veut M. de Palmen. J'y ai vu le Président de la Chambre, M. Royer-Collard, et avant lui le directeur général des Ponts et Chaussées, M. Pasquier, je crois. C'est une assez grande maison, c'est-à-dire avec beaucoup de logement, mais rien de très grand, une cour médiocre, et si je ne me trompe une seule sortie. Deux millions me paraissent beaucoup. A la vérité il faut la meubler. Je n'y pensais pas. Ce n'est pas trop.

10 heures

Je suis désolé que vous dormiez toujours si mal. Est-ce que je ne trouverai pas, quand je serai là, des moyen d'y mettre ordre ? Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 166. Val-Richer, Dimanche 21 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-10-21

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 19/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1594>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 21 octobre 1838

Heure7 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

41

Je me lève au milieu d'un
brouillard incomparable. Je ne vois pas les arbres qui sont
devant mes fenêtres. Quand je me reporte en Languedoc, en
Provence, sous ce ciel toujours si pur, où le regard s'enfonçant
sans que rien le gêne et dont pourtant il n'atteignent
jamais le terme, je ne conçois pas comment je me suis
accoutumé à ce ciel du Nord. Et je m'y suis accoutumé.
Et je dis, qu'ils sont verts et frais. Il est vrai qu'ils le
sont, qu'ils ont leur beauté, et que la sagesse de l'homme
consiste à savoir jouir partout de la richesse de Dieu.
Je le pense. Je le fais. Et pourtant je regrette mon Soleil.

Il paraît plaisant en effet que l'Empereur ait fait
en Allemagne tout ce chemin et tout ce bruit pour y
venir chez son oncle Leuchtenberg. Du reste, je ne sais si c'est
parce que je demeure loin; mais il me semble que ce bruit
ne retentit plus du tout. Je n'en entends plus rien. Tout
passé bien vite de nos jours. Les intérêts, les affaires, qui
jadis auraient rempli de moi, obtiennent à peine de l'homme.
Les choses s'en vont comme les personnes, en chemin de fer.
Je le comprends il y a vingt cinq ans, dans le train des

basaitte de Leipzig. Mais aujourd'hui, nous ne dormons pas si
riches, ni si gressifs. Au fait, nous avons raison. Il ne faut
pas regarder longtemps les petites choses, quand on a vécu dans
les grandeurs.

Pour me distraire des petites choses, j'ai le hier soir à mes
enfants le spectacle imaginaire. Vous n'avez pas d'idée de
leurs transports de rire. Je posais mon livre pour les regarder.
Je m'amuse de bon cœur avec mes enfants. Je jouis de leur gaieté.
Mais je ne suis plus sûr. Vous êtes et vous serez la dernière
personne qui m'ait vraiment vu et fait rire. Par exemple,
je ne risai pas demain. J'ai vingt personnes à déjeuner
qui me prendront toute ma matinée.

Je suis charmé que Pozzo vienne passer quelques mois
à Paris. Je t'ai vu vous faire rire encore, lui et Brougham.
Comment a-t-il fait pour que sa maison restât par
tout à fait confortable? Heureusement, la conversation le sera toujours.

C'est donc à force d'esprit que Montmond se porte mieux.
Il faut qu'il ait vraiment beaucoup pour se conserver.
Je causerai volontiers avec lui. J'ai besoin de causer. J'ai
bien des choses à apprendre, et quelques-unes à dire. Quoique
vous soyez admirablement tenu au courant. Vos lettres
sont en moi d'une vérité parfaite. Je n'ai jamais vu
de source plus limpide que votre esprit. Rien ne le trouble
et il coule toujours. Nous nous serons beaucoup écrit dans
notre vie, beaucoup trop.

Nez-vous remarqué avec quel soin on a fait mettre dans
les journaux que ce n'était pas la liste civile, mais l'Etat qui
avait loué à M. Appony la maison? Il ne faut pas aller
si vite au devant des propos. Est-il vrai que M. Appony y
soit déjà établi? J'ai peine à le croire. Je suis curieux de
voir comment on a arrangé cette maison là. J'en aurais fait
une habitation charmante.

Je connais beaucoup l'hôtel Beauvau que veut M. de
Pahlen. J'y ai vu le Président de la Chambre, M. Royer-Collard,
et avant lui le Directeur général des Ponts et Chaussées, M.
Pasquier, je crois. C'est une assez grande maison, c'est-à-dire
avec beaucoup de logements, mais rien de très grand, une
cour médiocre, et, si je ne me trompe, une seule sortie. Deux
millions me paraissent beaucoup. A la vérité il faut la
querir. Je n'y pensais pas. Ce n'est pas trop.

10 heures.

Je suis désolé que vous dormiez toujours si mal. Est-ce que je
ne trouverai pas, quand je serai là, un moyen d'y mettre ordre?

Adieu. Adieu.